

ASSOCIATION INTERNATIONALE DE BIBLIOLOGIE

19^e Colloque international de Bibliologie, science de la communication écrite

Alexandrie (12-15 mars 2006)

**L'Application de la théorie de la Sociologie de la bibliographie en Afrique :
Le cas de Madagascar et de la République Démocratique du Congo**

par

Jean-Pierre MANUANA Nseka

Professeur Associé

L'exposé porte sur l'application de la théorie de la sociologie de la bibliographie en Afrique¹. À ce jour, il n'existe, à notre humble avis, que deux études en Afrique dans l'espace francophone qui ont abordé cette question. Il s'agit de celle de feu Martin Ranivo sur Madagascar et la nôtre sur la République Démocratique du Congo (RDC).

L'expression « sociologie de la bibliographie » a été introduite en 1971 par Robert Estivals dans la *Bibliométrie bibliographique*². Toutefois, il est utile de signaler que le principe d'une approche sociologique de la bibliographie n'est pas neuf. Il remonte à Louise-Noëlle Malcles qui, dès la publication en 1956 de *La Bibliographie* assignait à cette approche les tâches suivantes : « Établir des corrélations entre l'activité des bibliographes aux diverses époques et les besoins de la recherche intellectuelle ; déterminer pour chaque époque les rapports entre les facteurs historiques, économiques ou autres et la production des répertoires ; discerner enfin les courants d'influence d'une nation à l'autre, tels pourraient être les objectifs d'une étude scientifique d'ensemble »³. La même année, G. Varet, dans *Histoire et savoir*, a engagé la bibliographie dans une nouvelle direction théorique, celle de la philosophie de la bibliographie qui se propose de « déchiffrer la Croix du Savoir dans l'horoscope bibliographique ». Ses remarques ont été resituées plus tard par Robert Estivals « dans une double perspective historique et fonctionnelle. La philosophie devient dès lors sociologie de la bibliographie »⁴.

À partir de ce moment, l'objet de la sociologie de la bibliographie devient clair : « (...) rendre compte des catégories successives de bibliographies (genres, espèces, nature), de leurs formes, des classifications bibliographiques adoptées, des documents retenus (types, personnalités et nationalités des auteurs, langues, lieux et dates d'édition) ainsi que d'autres caractéristiques, par l'étude de l'évolution des sociétés qui leur ont donné naissance. Celle-ci influe sur le système d'information, notamment sur les circuits et structures d'abord bibliologiques, puis bibliographiques »⁵.

Cette théorie de la sociologie de la bibliographie a fait l'objet, après Robert Estivals, d'une application par M. Ranivo qui « s'est attaché par la suite à appliquer cette hypothèse dans l'exemple historique de Madagascar, en essayant de mettre en relation le processus de colonisation et d'indépendance dans une société dominée avec l'élaboration des bibliographies nationales »⁶. Il serait intéressant de consacrer des études bibliologiques comparatives à cette application de la théorie de la sociologie de la bibliographie en Afrique afin de dégager des constantes et des lois qui régissent ces sociétés en matière de système d'information, de circuit et de structure bibliologique et bibliographique. C'est en fait l'objet de la présente communication qui constitue une première tentative d'étude comparative de la sociologie de la bibliographie en Afrique.

En nous limitant à l'espace francophone, notre étude constitue une troisième application de cette théorie de la sociologie de la bibliographie au Congo-Kinshasa dans un contexte colonial caractérisé par la production de nombreuses bibliographies qui n'ont jamais fait l'objet d'une étude bibliologique⁷. Selon Robert Estivals, « les travaux réalisés sur la bibliographie peuvent être classés en quatre catégories, comme l'a justement remarqué Louise-Noëlle Malcles : les histoires de la bibliographie ; les ouvrages de technique bibliographique ; les bibliographies de bibliographies ; la philosophie de la bibliographie »⁸.

¹ La présente communication est un extrait revu de notre thèse de doctorat intitulée : *L'Oeuvre Bibliographique coloniale belge de 1786 à 1960 : interprétation bibliologique*, soutenue le 23 mai 2005 à l'Institut Facultaire des Sciences de l'Information et de la Communication (IFASIC) pour l'obtention du grade de Docteur en Sciences et Techniques de l'information

² Cité dans Martin RANIVO – *Sociologie de la Bibliographie*, In : "Les Sciences de l'Écrit : encyclopédie de la bibliologie", Paris : Retz, 1993. 484 p.

³ Louise-Noëlle MALCLES – *La Bibliographie*. Paris : PUF, 1956. p. 4

⁴ Martin RANIVO, *op. cit.*, 484 p.

⁵ Ibid.

⁶ Ibid. Voir sa thèse de doctorat intitulée : *Société, culture et Bibliographie nationale à Madagascar*. Thèse en Science de l'Information et de la Communication, Université de Bordeaux III, 3 vol., 1990, 1055 p.

⁷ Voir notre étude illustrative et méthodologique : Jean-Pierre MANUANA Nseka, Annick VILAIN, Marc QUAGHEBEUR (dir.) et Philippe NAYER (dir.) – *Quelques Repères méthodologiques pour l'étude des bibliographies coloniales belges*. In : "Papier blanc, encre noire : Cent ans de littérature au Zaïre : regards croisés : actes du Colloque de Kinshasa (1^{er} et 2^e décembre 1995)", Cellule "Fin de siècle", Centre Wallonie-Bruxelles, 1996, pp. 203-218

⁸ Robert ESTIVALS – *Ibid.*, p.69. Nous nous inspirons de notre étude antérieure : Jean-Pierre MANUANA Nseka – *Le système de classification des livres de la Bibliothèque à la Faculté de Théologie Catholique de Kinshasa, Mémoire pour*

L'histoire de la bibliographie et des classifications s'explique mieux lorsqu'on la situe dans le cadre de l'histoire sociologique de la bibliologie. L'histoire de la définition de la bibliographie est encore à écrire⁹. Mais les travaux de Louise-Noëlle Malcles font état de la question¹⁰ et en 1993, Jean Meyriat est revenu, entre autres, sur son objet et ses origines¹¹. Cet état de fait explique d'ailleurs la confusion longtemps entretenue entre la bibliographie et la bibliologie, confusion que certains auteurs ont réussi aujourd'hui à clarifier. Selon Louise-Noëlle Malcles, ce problème a été tranché en tenant compte du point de vue du Centre de synthèse, de l'Unesco et des bibliographes les plus avertis¹² en se basant sur la nature et le but de l'opération effectuée dans la bibliographie¹³. À partir de là, elle conclut qu'« on peut dire en définitive de la bibliographie qu'elle occupe un secteur de la bibliologie ou science du livre et qu'elle se propose de rechercher, signaler, décrire et classer les documents imprimés dans le but de constituer des répertoires propres à faciliter le travail intellectuel »¹⁴. Les ouvrages de technique bibliographique représentent la deuxième catégorie. Bien qu'ils soient très nombreux, ils offrent cependant moins de diversité¹⁵. Les bibliographies de bibliographies, formant la troisième catégorie, sont les plus nombreuses, sinon les plus variées¹⁶. Elles fournissent aux chercheurs les bibliographies existantes dans tous les domaines. M. Beaudiquez en distingue deux sortes : les bibliographies de bibliographies internationales rétrospectives dont le seul exemplaire exhaustif actuellement utilisé est *A World bibliography of bibliographies* de Théodore Besterman¹⁷. D'autre part, il y a des bibliographies de bibliographies internationales courantes qui « permettent de s'informer régulièrement des bibliographies publiées soit isolément, soit cachées dans des ouvrages ou des périodiques. Elles sont surtout intéressantes pour les bibliothèques d'étude »¹⁸.

La philosophie de la bibliographie forme la quatrième et la dernière catégorie. Elle est constituée des travaux théoriques de réflexion, d'ordre plus philosophique¹⁹ intéressant particulièrement notre recherche dans la mesure où celle-ci nécessite un cadre théorique de référence pour sa compréhension et son explicitation. En effet, « la bibliographie repose sur une schématisation du savoir »²⁰ et « la classification des documents écrits doit avoir recours à la théorie de la connaissance »²¹. Ce sont les travaux de Gilbert Varet qui abordent largement cette problématique²² reprise aussi par R. Estivals d'abord dans une double perspective historique et fonctionnelle. La philosophie devient dès lors la sociologie de la bibliographie²³, ensuite il examine le circuit bibliographique sur les plans synchronique puis diachronique pour déboucher « sur une sociologie structurelle, statique et contemporaine de la bibliographie »²⁴. Ainsi d'après lui, « le mécanisme qui conduit à la création de la bibliographie part (...) de la source, le lecteur, et de son besoin d'information. Il remonte ensuite à la production et aux bibliographes. De la demande, on passe à l'offre »²⁵. Toujours selon R. Estivals, dans l'étude d'une bibliographie, l'analyse historique et dynamique – étudiant les causes possibles de son évolution de même que les variations des éléments du circuit bibliographique, puis celles du circuit bibliologique dont elle fait partie – doit précéder la quantification de la bibliographie qui en offrira la possibilité méthodologique. L'effort de quantification a commencé avec G. Peignot, pour être renouvelé par Röthlisberger et V. Zoltowski. Elle trouvera sa théorie grâce au terme de

l'obtention du Diplôme d'Études Supérieures en Sciences de l'Information et de la Communication. Université de Bordeaux III : Institut des Sciences de l'Information et de la Communication, 1988. p. 7-16

⁹ Louise-Noëlle MALCLES – *Manuel de Bibliographie*. Paris : PUF, 1985. p. 18

¹⁰ Ibid.

¹¹ Nous vous renvoyons à l'étude de Jean MEYRIAT – *La Bibliographie*. In : "Les sciences de l'écrit", p. 548-553

¹² Louise-Noëlle MALCLES – *Manuel de bibliographie*. Paris : PUF, 1985. p. 15.

¹³ Martin RANIVO – Op. cit., p.7.

¹⁴ Louise-Noëlle MALCLES – Op. cit., p.15.

¹⁵ Martin RANIVO – Op. cit., p. 9.

¹⁶ Ibid.

¹⁷ Théodore BESTERMAN – *A World bibliography of bibliographies*. Genève : Societas bibliographica, 1966. (5 volumes) cité dans M. BEAUDIQUEZ – *Guide de Bibliographie générale : méthodologie et pratique*. Paris: K.G. Saur, 1989. 250 p.

¹⁸ Ibid., p. 252.

¹⁹ Martin RANIVO – Op. cit., p. 9.

²⁰ Robert ESTIVALS – *La Bibliologie*. Paris : PUF, 1987. p.70. (Que sais-je ?; 2374).

²¹ Ibid., p. 8.

²² Gilbert VARET – *Histoire et Savoir : introduction théorique à la bibliographie*. Paris : Les Belles Lettres, 1956.

²³ Robert ESTIVALS – *La Bibliologie*. Tome 1. *La Bibliométrie*. Paris : PUF, 1987. p. 42. (Que sais-je ?; 2374).

²⁴ Ibid., p. 44.

²⁵ Robert ESTIVALS – *La Bibliologie*. Paris : PUF, 1987. p.71. (Que sais-je ?; 2374).

bibliométrie inventée par Otlet et repris par R. Estivals dans ses deux ouvrages : *La Bibliométrie bibliographique et La Bibliologie. Tome 1. La bibliométrie*²⁶.

Il nous revient de présenter les résultats des investigations menées par ces deux chercheurs africains francophones. Cette étude sera faite à partir des plans de classification des bibliographies européennes des XVIII^e et XIX^e siècles étudiées par Martin Ranivo²⁷ de B.G. Struve, G. Boucher de La Richarderie, J. Gay, P. Paulischke, J. Sibree et G. Grandidier consacrées à Madagascar et des bibliographies générales produites à l'époque coloniale par Gabriel Kayser, Alphonse-Jules Wauters, Christian Monheim et Théodore Heyse sur la République Démocratique du Congo, en plus de la classification bibliographique et bibliothéconomique de la Bibliothèque russe (BBK) et de la classification décimale de Dewey (CDD). Cette étude nous a permis de relever deux éléments communs, à savoir : d'une part la tendance géographique et d'autre part, celle encyclopédique des classifications étudiées par les deux chercheurs.

La Tendance géographique des classifications

Nous avons remarqué que les plans de classification ont évolué en fonction des intérêts des puissances coloniales. Quel que soit le contexte colonial, français pour le cas du Madagascar et belge pour le cas du Congo, les plans de classification avaient au départ une tendance géographique. Ceci apparaît nettement dans les plans adoptés par B.G. Struve, G. Boucher de La Richarderie, J. Gay, P. Paulischke, J. Sibree et G. Grandidier pour le monde, l'Afrique et Madagascar et aussi bien que dans ceux adoptés par Gabriel Kayser, Alphonse-Jules Wauters et Christian Monheim pour le Congo où la géographie s'impose comme discipline mère pour l'exploration et la connaissance du pays.

La Vision du Monde et la place de l'Afrique dans les plans de classification à tendance géographique

L'étude comparative de ces différents plans de classification est éloquent. Elle nous révèle « comment les bibliographes européens ont placé le continent africain dans l'ensemble de notre planète. Il importe maintenant de savoir comment ils l'ont appréhendé en lui-même. Au départ, en particulier pendant le XVIII^e siècle, la subdivision de l'Afrique n'était ni très claire ni complète »²⁸. B.G. Struve, Gabriel Kayser et autres semblent citer un peu en vrac quelques régions du continent africain et paraissent par conséquent en avoir oublié d'autres dans leurs classifications qui semblent, aux yeux des observateurs avertis, non hiérarchisées²⁹.

Ainsi toutes ces « classifications (...), qu'elles soient à structure hiérarchisée ou non, reflètent la même conception du monde : elles donnent toutes une place privilégiée à l'Europe. Soit elles la font intervenir prioritairement en la classant en tête (on construit ainsi le monde à partir de l'Europe, soit elles en font l'objectif final (on construit ainsi le monde *pour* l'Europe). Parmi les autres continents, les bibliographes européens ont établi une sorte de hiérarchie de valeurs. Ainsi, l'Océanie a toujours été reléguée à la dernière rubrique, parce que la plus lointaine, la plus inaccessible, et considérée certainement comme la plus pauvre, donc la moins intéressante. Par contre, l'Asie passe du troisième au premier rang des autres continents, parce qu'elle paraissait en fin de compte pour les Européens la plus riche, l'Afrique rétrogradant de la première à la deuxième place. Cette évolution est, certes, fonction de celle des connaissances scientifiques et géographiques, mais celles-ci sont loin d'être exemptées d'intérêts économiques et politiques : elles sont imprégnées par l'idéologie dominante »³⁰.

²⁶ Ibid., p. 9.

²⁷ Cette étude a été faite à partir des travaux suivants : Martin RANIVO – *Société, culture et Bibliographie nationale à Madagascar*. Bordeaux : Université Michel de Montaigne Bordeaux III, 1990. 1055 p. (3 vol.) ; *La vision du monde, de l'Afrique et de Madagascar à travers les classifications adoptées dans quelques répertoires bibliographiques européens des XVIII^e et XIX^e siècles*. In : *Bibliologie, Communication et culture : actes du 9^e Colloque international de Bibliologie [...]*, Tunis, 21-24 mars 1990, Institut de Presse et des Sciences de l'Information, 1993. pp.94-103 ; *L'idéologie coloniale française et les répertoires bibliographiques malgaches de 1895 à 1960*. In : "Schéma et schématisation", n° 34, 1991, pp. 45-52 et les travaux de Jean-Pierre MANUANA Nseka sur les bibliographies coloniales belges.

²⁸ Martin RANIVO – *Art. cit.*, p.97

²⁹ Ibid.

³⁰ Martin RANIVO – *Art.cit.*, p. 97

Ces plans de classification ne sont pas loin de la vision véhiculée dans les classifications européennes à tendance capitaliste comme la CDU et la Dewey qui privilégient le Moi : l'Europe au détriment des autres continents, alors que la classification bibliothéconomique et bibliographique (BBK) s'oriente vers une philosophie matérialiste. Cela montre bien que « les classifications varieraient en fonction de l'orientation du savoir d'une époque et donc en fonction de l'idéologie dominante »³¹. C'est pourquoi « la classification monarchique fait intervenir prioritairement la religion, la théologie et la philosophie. La classification libérale, Dewey, CDU, construisant le monde à partir du moi, fait intervenir les sciences humaines avant les sciences exactes. La classification soviétique BBK renverse cette relation en commençant, après le marxisme, par les sciences exactes et en finissant par les sciences humaines »³².

La Vision de l'Afrique et la place du Congo et de Madagascar dans les classifications

Dans les plans de classification des bibliographies étudiées par Martin Ranivo et celles relevant de notre étude, nous remarquons aussi un "effort de hiérarchiser les différents pays et régions. En ce qui concerne particulièrement l'Afrique, ces classifications font ressortir le fait que la division naturelle de ce continent était loin d'être nette et différait selon les bibliographes"³³, tel qu'en témoignent les conclusions de Ranivo. D'où les différentes conceptions que les Européens ont eues de l'Afrique en général, puis de Madagascar, ensuite du Congo dans les classifications utilisées dans ces répertoires.

La Vision du Monde véhiculée par les plans de classification adoptés dans les répertoires belges

Dans les répertoires à dominance géographique, comme celle de Gabriel Kayser, on constate que l'Afrique centrale-équatoriale occupe la première position, elle est suivie et clôturée par le Congo ou le Zaïre. Cela montre assez bien que l'Afrique centrale-équatoriale et particulièrement le Congo ou le Zaïre ont été le point de départ et la finalité du projet colonial belge à l'époque dite, des explorations, sans doute pour bien mener cette entreprise d'exploration, la puissance coloniale a trouvé dans la géographie la discipline-mère, pionnière et scientifique.

Pourtant, lorsqu'on observe le plan de classification du répertoire de A.-J. Wauters, on remarque que l'accent est mis sur la Belgique, ainsi que l'attestent les Périodiques belges et les Généralités. Ceci montre bien que l'entreprise coloniale avait comme finalité de ramener tout à la Belgique, à commencer par la documentation et les périodiques, en utilisant plusieurs disciplines pour atteindre cet objectif, la géographie étant en tête et, suivie de l'agriculture, de l'économie, de la politique, entre autres. L'entreprise coloniale avait à cette époque deux visées : explorer le pays pour bien le connaître, d'où l'importance de la géographie, et l'exploiter pour ramener toutes les richesses à la Belgique, ce qui justifie la prédominance de l'agriculture, de l'économie et de la politique. Et les répertoires de Gabriel Kayser et de Théodore Heyse rendent bien compte de cet état des faits.

Par ailleurs, à lire les répertoires de Christian Monheim et de Théodore Heyse, on comprend que leurs plans de classification défendent les intérêts de l'entreprise d'exploitation coloniale belge. C'est pourquoi Christian Monheim privilégie la politique, l'histoire et l'économie au détriment de la géographie, de la littérature et des arts. C'est également le cas chez Théodore Heyse qui met un accent particulier dans ses répertoires sur la documentation, l'économie et la politique.

Les disciplines et les sujets retenus dans les plans de classification de ces quatre répertoires sont donc éloquentes. Tout est en faveur de l'entreprise coloniale (Le Moi : la Belgique). Ils prouvent qu'en s'approchant de la fin de la colonisation, il était temps de fournir sur la colonie une documentation importante, de la doter de lois et d'une administration efficace par le renforcement de la politique générale de la colonisation. Celle-ci concerne également la mission du colonisateur qui apporte la "civilisation" et développe la géologie et l'économie, qui bien que classées en deuxième position, était le point final de toute l'action coloniale. On ne manquera pas de remarquer que les domaines proprement culturels sont classés dans la rubrique « Documentation générale » et non dans la rubrique

³¹ Ibid., p. 94

³² Robert ESTIVALS – *Le Livre dans le Monde*. Paris : Retz, 1983. p. 377

³³ Martin RANIVO – *Art.cit.*, pp. 98-99

« civilisation » où curieusement la médecine, la géologie et la botanique se taillent la part du lion. C'est l'une des caractéristiques de la colonisation belge³⁴.

Nous pouvons ainsi conclure que toutes ces classifications ne sont pas neutres. Elles ont été conçues en fonction des objectifs et des priorités du pouvoir colonial malgré les motifs utilitaires et précisément humanitaires que ce dernier invoque. Leur élaboration ainsi que leur évolution ont suivi les connaissances de l'époque et les besoins liés aux intérêts de la colonisation. Elles reflètent donc la conception du monde « véhiculée » par les bibliographes coloniaux, collaborateurs du pouvoir colonial ; conception teintée naturellement de l'idéologie bourgeoise dominante à l'époque. Elles ont donc cependant répondu aux exigences de l'exploitation capitaliste et, de ce fait, sont le reflet de toute une idéologie³⁵.

La tendance encyclopédique des classifications

Elle se révèle premièrement dans les travaux des bibliographes étudiés par Martin Ranivo pour le cas de Madagascar comme J. Sibree, G. Grandidier et, ensuite dans ceux étudiés par votre humble serviteur pour le cas du Congo comme A.-J. Wauters, Christian Monheim, Théodore Heyse.

Chez tous, on remarque que l'évolution des classifications a été fonction du progrès des connaissances sur le pays en général³⁶. Pour le cas de Madagascar, « la bibliographie de J. Sibree a été conçue dans la préparation du processus de colonisation et celle de G. Grandidier dans la mise en place et la consolidation du système »³⁷. A ce titre, elles présentent une certaine similitude avec le cas du Congo. La bibliographie de A.-J. Wauters a été élaborée au début de la colonisation, c'est-à-dire au moment d'explorer le pays sur tous les plans, tandis que celles de Christian Monheim et de Théodore Heyse au moment d'exploiter le Congo.

En dernière analyse, on peut dire que les classifications traduisent une certaine conception du monde par les Européens, conception teintée de la doctrine colonialiste qui prône le développement des colonies en tant que sources de richesse et de puissance pour la nation qui les possède (en l'occurrence et, dans les exemples que nous venons de voir, d'abord la Grande-Bretagne, puis la France)³⁸ mais surtout pour la Belgique en ce qui concerne sa colonie : le Congo.

Conclusion

Cette étude confirme une fois de plus l'hypothèse qu'il existe d'une part une relation étroite entre les faits historiques, sociaux, politiques, économiques, culturels et la production des écrits et, d'autre part, qu'en définitive, « toute classification est le reflet – inévitable certes – d'une civilisation ou d'une idéologie »³⁹. Dès lors qu'elles sont, dans leur organisation, les manifestations de la pensée dominante⁴⁰. Leur utilité n'en est pas moins autant contestable.

Pour toutes ces raisons, les classifications devront être étudiées en rapport avec l'évolution des sociétés qui leur ont donné naissance⁴¹. Car elles « constituent un phénomène de superstructure intellectuelle »⁴² dans la mesure où elles participent à sa diffusion, par l'expression de la théorie dominante de la connaissance à l'intérieur d'un cadre social donné⁴³. Cela est non seulement utile à la compréhension de leur structure et de leur évolution mais « est indispensable à la bibliométrie dans la mesure où cette dernière repose, en ce qui concerne la statistique du livre, d'abord et essentiellement sur la bibliographie. Expliquer la bibliographie, c'est préciser les possibilités de son utilisation statistique »⁴⁴. Cette étude confirme l'analyse sociologique et historique de R. Estivals dans son ouvrage : *Le Livre dans le monde*. Elle me « montre qu'il n'existe pas de formes d'organisation

³⁴ Jean-Pierre MANUANA Nseka – *Art. cit.*, p. 217.

³⁵ Martin RANIVO – *Art. cit.*, p. 97.

³⁶ *Ibid.*, p. 101.

³⁷ *Ibid.*

³⁸ Martin RANIVO – *Art. cit.*, p. 101.

³⁹ Annie BETHERY – *Abrégé de la Classification décimale Dewey*. Paris : Cercle de la Librairie, p. 17.

⁴⁰ Robert ESTIVALS – *Le Livre dans le monde*. Paris : Retz, 1983. p. 130.

⁴¹ Robert ESTIVALS – *La Bibliologie*. Paris : PUF, 1987. p. 9. (Que sais-je ?; 2374).

⁴² *Ibid.*

⁴³ Robert ESTIVALS – *La Bibliologie. Tome 1. La bibliométrie*. Paris : PUF, 1987. p. 57.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 58.

bibliographiques en soi mais que ce sont les structures économiques, idéologiques et politiques qui conditionnent l'apparition et le développement des formes communicationnelles que l'on observe »⁴⁵. Ainsi, « l'évolution de la connaissance et l'idéologie rend compte des variations des classifications »⁴⁶ issues des répertoires étudiés.

Les bibliographes coloniaux ont été soumis aux structures de la politique coloniale. Il était d'ailleurs tout à fait normal qu'ils créent des modèles bibliologiques répondant aux intérêts de la colonisation. Ainsi deux constats peuvent être faits à propos de ces faits historiques très significatifs : d'une part, les structures socio-politiques dominantes sont créatrices de modèles bibliologiques, d'autre part, l'organisation des bibliothèques se fonde, elle-même, sur l'application de l'idéologie dominante, nonobstant son action de diffusion culturelle⁴⁷.

C'est cette théorie moderniste et politique de la bibliologie que nous venons d'appliquer à l'étude des bibliographies produites à Madagascar à l'époque coloniale et à celle des bibliographies coloniales belges. Cette étude nous permet de conclure en définitive que "les bibliographies traduisent en dernière analyse une certaine conception du monde par les Européens, conception teintée de la doctrine colonialiste qui prône le développement des colonies en tant que sources de richesse et de puissance pour la nation qui les possède"⁴⁸. Dans cette entreprise, c'est en fin de compte le rôle non négligeable du bibliographe dans la diffusion de l'idéologie dominante dans le milieu culturel, intellectuel et scientifique⁴⁹ qui est mis en exergue. Ainsi, nous nous rallions à la thèse de Robert Estivals qui soutient que le bibliographe "constitue, développe, entretient les schémas collectifs, les catégories idéologiques dominantes"⁵⁰. En définitive, les résultats de cette analyse révèlent l'existence de la bibliologie politique qui renvoie à son tour à la bibliologie sociologique culturelle.

⁴⁵ Robert ESTIVALS – *Le Livre dans le monde*. Paris : Retz, 1983. p. 24.

⁴⁶ Robert ESTIVALS – *La Bibliologie. Tome 1. La bibliométrie*. Paris : PUF, 1987. p. 57

⁴⁷ Jean-Pierre MANUANA – *La Bibliologie au Zaïre : état de la question et perspectives d'avenir*. In : "Bibliologie, communication et culture..." p. 160.

⁴⁸ Martin RANIVO – *Art. cit.*, p. 101

⁴⁹ *Ibid.*, p. 102.

⁵⁰ Robert ESTIVALS – *La Bibliologie. Tome 1. La bibliométrie*. Paris : PUF, 1987. p. 55.